OLIVIER DESCAMPS

DIVISION OCCULTE

1

LE DÉVOREUR D'ESPRIT

bayard
CANADA

DIVISION OCCULTE

1

LE DÉVOREUR D'ESPRIT

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Descamps, Olivier, 1979-, auteur
Division occulte / Olivier Descamps.
Sommaire : tome 1. Le dévoreur d'esprit.
Public cible : Pour les jeunes de 13 ans et plus.
ISBN 978-2-89770-163-5 (vol. 1)
I. Descamps, Olivier, 1979- . Dévoreur d'esprit. II. Titre.

PS8607.E757D58 2018 jC843'.6 C2018-940839-1

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018
Bibliothèque et Archives Canada, 2018

Direction éditoriale : Sylvie Roberge
Direction littéraire et artistique : Thomas Campbell
Révision : Véronique Desjardins
Conception de la couverture : Dorian Danielsen
Mise en pages : Mardigrafe

© Bayard Canada Livres inc. 2018

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Conseil des arts du Canada | Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC. Gouvernement du Québec –
Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

bayard CANADA

Bayard Canada Livres
4475, rue Frontenac, Montréal (Québec) Canada H2H 2S2
edition@bayardcanada.com
bayardjeunesse.ca

Imprimé au Canada

Offert en version numérique
numérique
978-2-89770-164-2
bayardjeunesse.ca

La vitesse avait quelque chose d'enivrant. L'adolescent pouvait sentir le mouvement lui faire tourner la tête, réveiller lentement ce qui sommeillait en lui. Il en avait l'habitude.

— Est-ce que tu comptes ?

La voix de l'homme le tira des limbes où sa concentration l'avait placé. L'adolescent prit le temps d'une inspiration, réveillant son corps de sa détente méditative.

— Oui. Les voitures qui nous ont doublés.

— Combien ?

— Sept depuis qu'on est sur l'autoroute. Tu roules vite.

— Pas assez, on dirait.

L'homme fit une pause, feignant de se concentrer sur sa conduite avant de reprendre. À côté de lui, l'adolescent savait ce qui l'inquiétait.

— Tu es stressé ?

— Pas quand je compte.

— Tu veux en parler ?

— Serge… ne t'inquiète pas. Je ne vais pas perdre le contrôle.

L'homme laissa un regard s'échapper vers l'adolescent. Il soupira brièvement, son index tapotant le volant. L'adolescent compta sept coups avant que Serge ne reprenne.

— Si tu veux en parler…

— Il n'y a rien à dire. Ceux qui n'ont pas peur de nous nous utilisent, ça ne changera pas.

— Luc…

— Il a treize ans ! Treize ! Ça fait deux ans qu'il est enfermé dans une base militaire ! Tu trouves ça normal, toi ?

— C'est pour ça qu'on est là.

— J'ai juste l'impression que ce n'est pas assez.

— Un à la fois, Luc. Un à la fois.

1

Le commandant Delrosa était en train de lire le journal lorsqu'on le prévint de l'arrivée de deux visiteurs. Survoler les nouvelles était devenu une de ses activités préférées. Il avait l'impression d'y voir des détails d'une histoire que lui seul pouvait réellement comprendre. À contrecœur, il donna l'ordre de conduire les indésirables jusqu'à son bureau.

C'était inévitable. Tous les deux ou trois mois, un fonctionnaire qui voulait se donner de l'importance venait ici pour avoir l'impression de faire partie du projet. Il essayait de donner son avis, ou parfois même de détourner le sujet de son côté. Ils repartaient tous, après quelques minutes ou quelques heures, vaincus.

On frappa à la porte et le commandant donna l'autorisation d'entrer. Il continua volontairement sa lecture quelques secondes avant de relever la tête avec un soupir, et resta surpris un bref moment.

En face de lui, un homme assez large, imposant, au visage solide et aux cheveux grisonnants, le regardait de ses petits yeux. Un peu en retrait, le regard perdu sur le bureau du commandant, un adolescent attendait. Le jeune homme ne pouvait pas avoir plus de dix-sept ans. Il était presque aussi grand que son compagnon, mais son visage était plus doux, sa finesse accentuée par les lunettes rondes et fines qu'il portait.

L'homme sortit un papier de sa poche, qu'il tendit au commandant.

— Je suis le lieutenant de police Serge Rasseur. Je viens chercher votre pensionnaire.

Le commandant Delrosa observa les visiteurs un instant, sans prendre la peine de tendre son bras vers le papier.

— Vous et votre stagiaire vous êtes déplacés pour rien.

L'adolescent sembla se réveiller et regarda le commandant, curieux. Ce dernier sourit et se cala dans son fauteuil.

— Vous pensez que vous êtes les premiers à venir brandir la signature d'un politicien quelconque ? Ils sont venus nombreux. Par contre, vous êtes mon premier policier.

— J'ai des ordres…

— Ça ne me concerne pas.

— Je voulais dire : j'ai des ordres pour vous. Je repars avec l'enfant.

Le commandant se pencha en avant.

— Qu'est-ce que vous savez exactement du sujet ?

— Qu'il a eu treize ans le mois dernier.

L'adolescent avait parlé d'une voix faible, comme s'il était particulièrement détaché. Le militaire chassa la remarque de la main.

— Avez-vous la moindre idée des services qu'il rend à son pays ? Des avantages qu'il nous donne sur nos ennemis ?

Le policier soupira brièvement et puissamment :

— Vous savez que nous ne sommes pas en guerre ?

Le militaire sourit :

— Ah ? Vous pensez ? Combien d'attaques terroristes diriez-vous que nous avons empêchées par notre travail ici ?

L'adolescent pencha légèrement la tête, vaguement intéressé :

— Combien ?

Le commandant s'enfonça de nouveau dans son fauteuil, satisfait :

— Secret-défense.

Le jeune homme haussa les épaules :

— Je le lui demanderai.

Brusquement énervé, le militaire observa les deux visiteurs. Le policier était immobile, les yeux braqués sur le commandant Delrosa. L'adolescent, lui, passait d'un objet à l'autre, comme s'il attendait, à moitié réveillé, que quelque chose se passe.

Les civils étaient ainsi : ils mettaient du temps à comprendre, bercés de l'illusion qu'ils avaient un avis à donner. Le militaire soupira et se leva :

— Vous pensez encore que votre papier vaut quelque chose ? Très bien. Suivez-moi.

Il sortit de son bureau, marchant à grands pas. Derrière lui, les civils devaient presque courir pour le rattraper, le policier ne masquant pas son énervement.

— Vous ne pouvez pas choisir ce qui vous arrange et ignorer vos ordres directs.

Le commandant sourit :

— Vous croyez ?

Ils atteignirent rapidement une porte gardée en permanence par deux soldats. Le policier, intrigué, s'était tu. À l'inverse, l'adolescent semblait moins captivé par leur destination que par le militaire. Il parla lentement, comme s'il devait penser à chacun de ses mots ou contrôler son intonation :

—Vous imaginez que vous avez accès à un pouvoir qui vous rend supérieur, et qu'en avoir la responsabilité vous donne des droits. Mais en réalité vous n'agissez que pour votre carrière. C'est pour ça que vous ne voulez pas le libérer.

Le commandant éclata de rire :

—Vous vous croyez plus malins que moi ? Vous et les autres, vous n'avez rien compris. Ce qui fait gagner les guerres, c'est l'information. Et en temps de paix, c'est la même chose. C'est là, le vrai pouvoir.

Delrosa fit un pas vers les civils, le torse bombé :

—Vous savez ce qu'il y a derrière cette porte ? Un oracle ! Un cerveau branché directement sur le futur. Alors vous pouvez venir avec tous les formulaires, tous les ordres que vous voudrez. Si ça devait changer quelque chose, je l'aurais su avant même qu'il soit écrit ! Avant même que vous en entendiez parler ! Si vous aviez eu une chance de repartir avec lui, il me l'aurait dit. C'est pour cette raison que je sais que vous rentrez seuls aujourd'hui. Mais venez, allons le lui demander !

Laissant son regard traîner en arrière pour savourer l'effet de son discours, le commandant se retourna vers la porte. D'un geste victorieux,

il l'ouvrit et dévoila la petite chambre qu'elle protégeait.

À l'intérieur, l'enfant était assis sur son lit.

Il y avait une valise à ses pieds.

Lorsqu'il vit l'adolescent, l'enfant sourit en se redressant :

— J'espérais que vous seriez en avance.

***

Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de la maison, Francine était dans le salon, les jambes repliées dans son fauteuil sur le bord de la fenêtre. Elle mit du temps à comprendre que les deux hommes qui en sortaient étaient là pour eux. Sa première émotion fut la peur, mais tout l'effrayait depuis longtemps.

Elle entendit Pierre-Yves courir jusqu'à la porte et discuter à voix basse dans l'entrée. Elle s'avança prudemment. Elle savait pourquoi ils étaient là. Elle avait toujours pensé que ce moment arriverait, partagée entre la frayeur maternelle et l'impatience coupable.

Pierre-Yves tourna la tête vers Francine et hocha la tête, puis il s'immobilisa. Francine comprit.

Elle se retourna à son tour, et regarda sa fille, debout au milieu du salon. Comme chaque fois, il y eut un bref moment où la mère ne vit que son enfant de dix ans. Elle sentit l'envie de la prendre dans ses bras, de la serrer le plus fort possible. Puis la peur la reprit, paralysante, et Francine ne bougea pas.

Pierre-Yves était passé à côté d'elle, évitant de la toucher. Il s'arrêta à l'entrée du salon. Francine s'avança, du geste le plus proche d'un élan dont elle était capable :

— Rose, ces messieurs sont venus te chercher. Ils ont besoin de toi... est-ce que tu veux aller avec eux ?

— Bien sûr qu'elle le veut. Elle sera avec des gens comme elle, s'impatienta Pierre-Yves.

La petite fille ne bougea pas. Francine sentit un mouvement à côté d'elle. L'un des hommes s'était avancé. Elle remarqua seulement à ce moment à quel point il était jeune.

L'adolescent marcha jusqu'à Rose et s'accroupit en face d'elle :

— Tu sais qui je suis ?

L'enfant sourit, puis hocha la tête.

— Je suis venu te proposer de venir avec nous. Je ne peux pas te promettre que ta vie sera meilleure,

mais je ferai tout ce que je peux pour que tu sois heureuse.

Francine ne put se retenir de se pencher.

— Rose, est-ce que ça te ferait plaisir ? Tu sais… tu peux dire non…

— Francine !

Elle sursauta en sentant la colère dans la voix de son mari. L'adolescent se retourna, et quelque chose dans son regard glaça Pierre-Yves. Après un bref silence, le jeune homme se retourna vers la petite fille :

— Ta maman a raison. Tu as le choix, tu sais.

— Je sais. J'ai déjà choisi. Il m'a dit de dire oui.

— Qui ça ?

— Mon fiancé.

Rose contourna l'adolescent et marcha jusqu'à la porte. Pierre-Yves arracha presque les papiers qu'on lui tendait et les signa sans même les lire. L'homme à la porte regarda avec étonnement la petite fille qui passait à côté de lui :

— Tu ne veux pas prendre quelques affaires ?

— Non, ce n'est pas nécessaire.

L'homme récupéra les papiers que Pierre-Yves lui tendait et sortit. L'adolescent fit quelques pas jusqu'à la porte.

Il se retourna, comme s'il voulait dire quelque chose, puis se ravisa et sortit à son tour.

—Vous prendrez soin d'elle, n'est-ce pas ?

L'adolescent s'arrêta et regarda Francine. Il repartit sans répondre.